

A quoi ressemble l'armée de César ?

Profitons du séjour de César dans la capitale des Séquanes pour examiner son armée. C'est une redoutable machine de guerre qui s'est déjà frottée à de nombreux peuples et qui a chaque fois intégré de nouvelles armes et de nouvelles tactiques.



Les équipements romains de l'époque de César

A gauche, le légionnaire porte la cotte de maille, invention gauloise, et le casque de bronze sans couvre-joues. Le glaive est d'origine espagnole et le pilum une astucieuse invention romaine.

Au milieu, le centurion. Il porte sur sa cotte de mailles une série de phalères, qui sont ses décorations. Le cimier de son casque permet de le reconnaître dans la mêlée. Le cep de vigne est l'instrument et le symbole de son autorité.

Enfin le tribun. Le légat était assisté d'un Etat-Major de 10 tribuns. Leur uniforme est clairement d'inspiration grecque.

La dernière réforme qu'elle a connue date du consul Marius (107 avant J.-C.). L'armée romaine n'est plus la milice d'une Cité-Etat, mais une armée professionnelle qui se recrute par volontariat dans toutes les classes sociales. On sert désormais pendant 16 ans et l'on prête serment d'obéissance pour cette période. Tous les hommes ont le même équipement et la formation a été améliorée avec l'aide des entraîneurs de gladiateurs. Ils ont un esprit de corps très fort, symbolisé par l'aigle de légion en argent, qui se superpose désormais aux enseignes des cohortes. Ils dépendent de leur général et sont prêts à le suivre partout, pour peu qu'il ait du charisme et des qualités de meneur. Or, c'est exactement le cas de César.

La légion compte alors 4800 hommes. Elle est divisée en 10 cohortes de 480 légionnaires. Chaque cohorte est divisée en centuries de 80 combattants correspondant à 10 *contubernia* de 8 hommes. Le *contubernium* est l'unité de base: ce sont les hommes qui partagent la même tente, en d'autres mots une chambrée.

En fait, on verra César utiliser des légions dont les rangs auront été éclaircis par les pertes. Le chiffre de 4800 constitue donc une limite supérieure. Au total, le proconsul peut compter sur 30 à 40 000 hommes, si on rajoute les contingents de cavalerie fournis par les alliés. La place de ces derniers est normalement aux ailes, d'où leur nom *alarii sociorum*. Leur présence est un sujet d'inquiétude pour César : ces cavaliers sont recrutés parmi les Eduens et les Séquanes. Or, leurs familles nobles ont fourni des otages à Arioviste. Comment se comporteront-ils face au Germain ?

Les troupes de César sont sur le point de partir en campagne. Pendant les déplacements, les soldats laissent leurs biens les plus précieux à l'arrière, dans un dépôt surveillé, ou parmi les bagages qui accompagnent la troupe. Leurs armes de parade, une partie de leurs vêtements et la part de butin qu'ils n'ont pas encore échangée contre de l'argent sont ainsi en sécurité. On peut supposer que César va laisser tout cela à Besançon.

Un des principes de la réforme de Marius avait été de rendre les légions mobiles et rapides. Ce que les hommes de César viennent d'accomplir entre Bibracte et Besançon en est une étonnante démonstration.

Les légionnaires faisaient, dans la théorie, des étapes « normales » (*iustum iter*). En cas de besoin, nous venons de le voir, ils abattaient de « grandes étapes » (*iter magnum*). L'historien Franz Stolle a jadis

évalué les étapes normales d'époque césarienne à 12 km, et les grandes étapes à 24 km. E. Stoffel, le premier fouilleur d'Alise-Sainte-Reine, avait estimé ces dernières à 26/27 km.

Au cours de cette campagne, nous le verrons, le ravitaillement va jouer un rôle central. Le soldat a une ration de blé qui lui est livrée en grains, et qu'il devra moudre sur place. Il en fait une bouillie (*puls*) ou des biscuits. Il y a aussi des ragoûts à base de viande salée et séchée. Durant les campagnes, le vin pur est interdit, et remplacé par de la *posca*, du vin aigre sucré et mélangé à de l'eau. La gourde est accrochée à portée de main à la fourche qu'il porte sur l'épaule. On sait que dès l'époque césarienne, les soldats transportent pour 16 jours de nourriture.

On comprend que ces hommes, capables d'abattre de telles distances chargés comme des animaux bât aient été, dès l'Antiquité, surnommés les « mulets de Marius » !

Les hésitations de l'armée

César est pressé, il ne reste donc à Besançon que quelques jours. Or, il doit faire face à un problème inattendu. Les marchands et les Gaulois décrivent à ses légionnaires les adversaires qu'ils auront à affronter : les Germains sont immenses, féroces et bien exercés à la guerre. Même des informations stratégiques confidentielles sont à présent connues du simple soldat : Arioviste fait de vigoureux préparatifs, et d'autres Germains se ressemblent sur ses rives pour le franchir et venir assister Arioviste dans une attaque brusquée.

Le moral s'effondre, y compris celui des officiers supérieurs, qui ont par ailleurs compris que cette guerre est faite pour servir les ambitions personnelles de César. Les légionnaires commencent à parler de désertion, partout, on rédige son testament.

Ceux des officiers qui ont suivi César par amitié lui demandent de pouvoir s'en aller, avec son autorisation. D'autres restent, de peur d'être soupçonnés de lâcheté. On se réfugie dans sa tente, on interroge le destin, on se lamente entre amis. Les plus loquaces affirment qu'ils ne craignent pas l'ennemi, mais les difficultés de ravitaillement ou la marche à travers les défilés et les forêts.

Il faut réagir. César convoque d'abord ses officiers. Ce sont souvent de jeunes aristocrates qui l'ont suivi dans cette campagne dans l'espoir d'en tirer une gloire monnayable en politique. Il leur tient un langage

extrêmement dur, les accuse de lâcheté et leur conseille de rentrer chez eux.

Une fois les cadres ramenés dans le devoir, César s'adresse à la foule des soldats et des centurions. Après un coup de griffe à Arioviste, qui a recherché l'amitié du peuple romain, mais s'est retourné contre lui, il les rassure en rappelant comment jadis les Romains avaient vaincu d'autres Germains, les Cimbres et les Teutons, également effrayants. Il insiste enfin sur le ravitaillement, dont ils se sont plaints pour cacher leur peur: les Séquanes, les Leuques et les Lingons fourniront les provisions, et lui-même s'en occupe personnellement comme c'est son devoir. Comment, d'ailleurs, a-t-on osé en douter ?

La conclusion est vigoureuse: si après cela, personne ne veut le suivre, il partira en campagne avec la seule X^e légion, à laquelle il fait une entière confiance. Le résultat ne se fait pas attendre: les légionnaires de la X^e délèguent leurs officiers pour remercier César. Les autres, piqués dans leur honneur, suivent. Ils blâment leurs officiers et protestent: jamais ils n'ont eu peur, jamais ils n'ont douté, ils font une entière confiance à leur général.

Le moral est revenu, la situation a été retournée. Les légions sont prêtes à marcher contre Arioviste.

Contrairement aux craintes des soldats, César s'est beaucoup occupé de ravitaillement. Le blé sera fourni par les tribus gauloises alliées, et leur liste renseigne indirectement sur la route qu'il doit suivre. Dans un premier temps, il sera fourni par les Séquanes, dont on traverse le territoire, mais aussi les Eduens du Morvan et les Lingons de la zone de Langres. Ensuite par les Leuques des Vosges, ce qui signifierait que le proconsul a l'intention de s'enfoncer profondément en Alsace.

César pénètre en Alsace

A l'aube du 23 août, après les trois sonneries réglementaires, une impressionnante colonne de plusieurs kilomètres de long se met en route, enseignes en tête. César a l'habitude d'avancer en colonne unique. L'armée est précédée par des éclaireurs à cheval; suit l'avant-garde, constituée de soldats expérimentés, puis viennent les bagages de toutes les légions, avec leurs mulets; arrivent enfin les jeunes recrues, qui forment l'arrière-garde.



Le mulet de Marius. Depuis la réforme du consul Marius, le soldat en campagne transporte, en plus de ses armes, un paquetage qui peut atteindre 30 kg. Mais César a réduit ce fardeau à 20 kg.

Accrochés à une fourche, on trouve une couverture, des habits de rechange, des effets personnels (tablette à écrire, dés à jouer, matériel de toilette), le ravitaillement sous forme de blé en grain, l'équipement de cuisine et une gourde pour la route. Par contre, la tente, la meule à main et les piquets de la chambrée (150 kg au total) sont transportés par deux mulets. Ainsi chargés, les légionnaires, véritables bêtes de somme, peuvent abattre étape sur étape. Ils méritent vraiment leur surnom de « mulets de Marius ». Pour éviter qu'ils n'arrivent épuisés sur le champ de bataille, César a dû les soulager, soit en remplaçant le blé par du biscuit, qui a la même valeur énergétique, soit en reportant une partie de leur charge sur les mulets.

Nous voici au cœur de la question qui a beaucoup occupé les historiens à la fin du XIX^e siècle: jusqu'où cette marche a-t-elle mené César et son armée ? Où le proconsul s'est-il arrêté avant d'affronter Arioviste ? Aujourd'hui, la majorité des historiens placent la bataille dans le sud de l'Alsace, seuls Ch. Winkler, un architecte colmarien et E.

Stoffel la cherchaient plus au nord. Tous deux s'appuyaient sur le texte de César

On savait le nombre d'étapes, il suffisait de le multiplier par un certain nombre de kilomètres, puis, à l'endroit où l'on aboutissait, chercher une topographie compatible avec le récit du proconsul.

A l'époque, la discussion a interminablement tourné autour de la valeur de l'étape et de la distance totale parcourue. Dès 1899, F. Stolle, un professeur de lycée sélestadien a, dans une étude extrêmement dense, essayé de montrer qu'à l'époque césarienne, l'étape « normale » (*iustum iter*), mesurait 12 km et la « grande étape » (*iter magnum*) le double, soit 24 km.

E. Stoffel, qui était venu en Alsace, avait adopté pour l'étape une valeur de 27 km. Il obtenait ainsi un trajet total de 189 km, mais curieusement, plaçait le champ de bataille nettement en-deçà de cette distance, entre Ostheim et Guémar, au nord de Colmar.

Ch. Winkler a repris cette valeur de 27 km, en tenant compte cette fois-ci des voies antiques. Il aboutissait ainsi à Epfig-Zellwiller, au sud d'Obernai. C'est lui qui proposait le cadre topographique le plus convaincant, mais le choix de la longueur de l'étape demeurait un élément fragile dans son raisonnement.

En 1912, après la mort de Winkler, F. Stolle revint sur scène. Sur la base de sa propre étude de 1899, il faisait faire aux légionnaires de César de petites étapes de 12 km, et proposait logiquement un site près de Belfort, à Champagnay..

La dernière voix autorisée qui s'est élevée est celle d'un archéologue, Jean-Jacques Hatt. Il avait découvert à la sortie de Wittelsheim, à l'ouest de Mulhouse, un remblai qui semblait provenir d'un camp romain. Il en a conclu que la bataille s'était déroulée à proximité, sur la zone dite de l'*Ochsenfeld*. Mais en admettant qu'il s'agisse effectivement d'un camp, rien ne prouvait qu'il s'agissait de celui établi à la fin de la marche de César. En 5 siècles de présence en Alsace, les Romains avaient largement eu le temps de la parsemer de camps d'étape.

La fragilité de l'hypothèse n'a pas empêché qu'elle s'ancre localement dans l'inconscient collectif. A preuve, un canular publié dans les *Dernières Nouvelles d'Alsace*, le 1^{er} avril 2011. Le lecteur apprenait qu'on avait découvert en construisant une nouvelle prison à Lutterbach les restes enchevêtrés des combattants de la fameuse bataille. Or, une telle plaisanterie n'avait aucune chance de réussir si

elle n'avait pas rencontré une idée reçue, celle que les Romains et les Germains s'étaient affrontés quelque part dans cette zone.

Depuis J.-J. Hatt, plus personne n'a pris position sur ce point crucial du dossier.

Il y a pourtant moyen de le faire avancer, à condition d'utiliser *toutes* les sources disponibles et d'élargir le champ de réflexion. La principale est César lui-même, dans un passage fort court et pas très explicite :

« Un itinéraire fut choisi par Diviciacos, parce que parmi les Gaulois, c'est à lui que César faisait le plus confiance, le but étant de mener l'armée par des lieux dégagés, sur un détour (*circuitus*) de plus de 50 milles (74,10 km). Puis César partit à la quatrième veille, comme il l'avait annoncé. Le septième jour, alors qu'il n'avait pas fait halte, les éclaireurs lui affirment qu'Arioviste campe à une distance de 24 milles (35,5 km) de nos troupes ».

On sait que le trajet suit une direction sud-ouest à nord-est. Or, il apparaît ici que César évite les hauteurs du Jura, zone accidentée et boisée où les légions auraient du mal à se déployer. Lui-même affirme qu'Arioviste a revendiqué cette région pour y installer une tribu germanique particulièrement habile à dresser des embuscades, les Harudes. En fait, ces Harudes sont soit dans le Morvan, en train de piller le territoire éduen, soit dans la camp d'Arioviste, bien au nord. Non, César veut en priorité faciliter le déplacement de sa colonne et répondre aux craintes de ses soldats. Le druide Diviciacos, qui visiblement connaît la zone, a donc reconnu puis proposé à César ces espaces humanisés où les attaques surprises sont difficiles.

La recherche de ces zones dégagées impose un « détour », qui correspond à 74 km, sur un itinéraire bien plus long. César dit clairement que ce dernier a été parcouru en 7 étapes et qu'on n'a pas respecté le jour de repos réglementaire.

La chose paraît incroyable, mais Plutarque écrit que les soldats suivirent César dans « une marche comportant de nombreuses étapes » (*ekolouthon hodon hèmèrôn pollôn*). L'auteur présente cela comme une sorte d'exploit. Evidemment, au rythme de 12 km, à cette époque, cela n'en était pas un. La seule variable qui puisse en faire un exploit est donc la distance parcourue par jour.

Or, Dion Cassius, qui reprend pourtant une source hostile à César, écrit ceci :

« Lorsque leur enthousiasme eut ainsi été excité, César, afin qu'ils ne retombent pas dans l'indifférence du fait d'un délai, ne resta pas sur les lieux. Il partit immédiatement et marcha en direction d'Arioviste. Par la soudaineté (*aiphnidion*) de son apparition, il impressionna ce dernier au point de l'obliger de discuter de paix avec lui ».

L'impression de précipitation et de rapidité qui se dégage de ce passage n'est clairement pas compatible avec l'image d'un César trainant ses troupes à 12 km par jour entre Besançon et l'Ochsenfeld. Le proconsul doit faire vite, et pour deux raisons. D'abord il doit atteindre Arioviste avant que celui-ci ne reçoive ses renforts ; ensuite, et c'est que nous apprend Dion Cassius, cette marche est destinée à empêcher les hommes de retomber dans leurs doutes.

Il faut donc bien revenir à la thèse de Stoffel et Winkler, et envisager de « grandes étapes » de 24 km ou plus, et ceci pendant 7 jours.

Une des objections de Stolle et de ses contemporains avait été que cela dépassait les capacités d'un légionnaire d'époque césarienne. Nous venons de voir plus haut de quoi ces hommes ont été capables, entre Bibracte et Besançon.

L'entraînement des légionnaires de César leur permettait bien d'abattre une semaine de marches longues, mais cette fois-ci sans arrêt réglementaire. Pour faire l'économie de ce dernier, il suffisait de préparer dès le départ le ravitaillement de la semaine. Une autre solution était de prévoir un stock de nourriture à trois étapes de Besançon. *Epomanduodurum*, dernière ville séquane, se trouvait à cette distance, et aurait pu faire l'affaire.

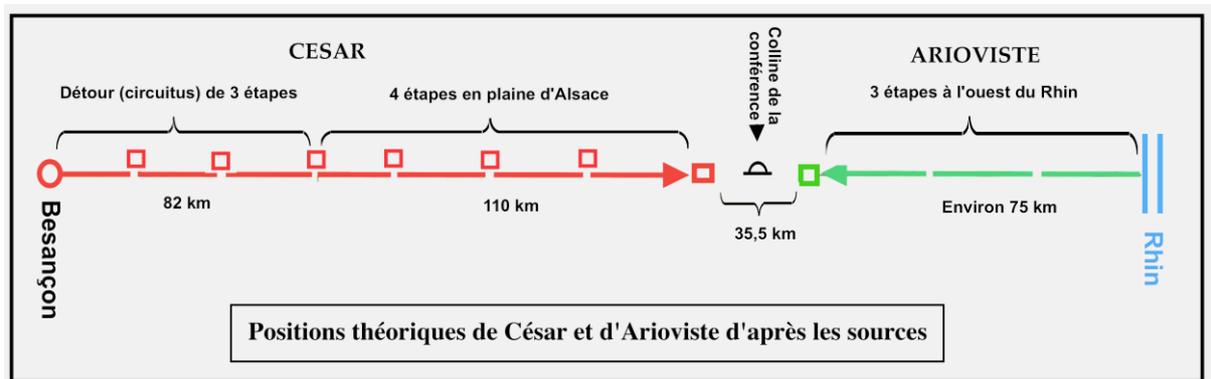
Mais ce qui surtout devrait inciter à revenir aux thèses de Stoffel et Winkler, c'est l'examen du comportement des deux chefs en présence. Après tout, une bataille est un moment privilégié pour regarder par-dessus l'épaule des décideurs, afin d'en comprendre les motivations, les enjeux, les atouts. Dans ce contexte méthodologique, la cohérence du scénario est primordiale. Or, curieusement, cette approche n'a guère retenu l'intérêt des historiens.

L'emplacement de la bataille a en fait été dicté par l'attitude d'Arioviste. Au moment où César part de Bibracte, le chef suève quitte son territoire et parcourt trois étapes, soit 75 km. Rien ne dit qu'il ait bougé ensuite. Au contraire, il a montré à Magetobriga que chez lui, l'immobilisme fait partie de la tactique. Arioviste a quelque chose d'un

chasseur qui reste tapi, guette sa victime, attend qu'elle baisse la garde, puis frappe. Pour le moment, il est dans l'expectative.

A cela s'ajoutent d'autres raisons. La première est qu'il attend des renforts qui se rassemblent sur les rives du Rhin. S'il avait poursuivi sa marche vers le sud, il aurait rallongé le trajet de ces derniers, tout en s'éloignant des tribus amies établies à l'ouest du Rhin. César, au contraire, serait resté près de ses bases et de ses sources de ravitaillement.

Il y a pire, Arioviste a un handicap, dont César n'a pas encore connaissance, mais qu'on peut déjà révéler au lecteur: pour des raisons religieuses, ses guerriers germaniques craignent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Le mouvement des corps célestes joue en effet un rôle important dans la vie des tribus. Encore au XI^e siècle, un pénitentiel de Worms sanctionne l'habitude ancienne de ne pas se marier ou construire une maison avant la nouvelle lune. Logiquement, parcourir 3 ou 4 étapes supplémentaires vers le sud, et donc se rapprocher de César, augmenterait le risque d'être *obligé* de livrer bataille avec une armée fragilisée par des craintes religieuses.



Il faut donc imaginer Arioviste prudemment campé quelque part au nord, attendant d'éventuels renforts et la nouvelle lune, tandis que César, soucieux pour l'essentiel de prendre de vitesse ces renforts et d'occuper l'esprit de ses hommes fait au contraire route vers lui.

Le contact des deux armées ne peut donc s'opérer dans le sud de l'Alsace actuelle ; la localisation généralement acceptée devient purement et simplement intenable.